

Séquences

Suzie : Portrait d'une société autiste / *Suzie*, Canada [Québec] 2008, 94 minutes

Jérôme Delgado

Numéro 261, juillet-août 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/58886ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delgado, J. (2009). Suzie : Portrait d'une société autiste / *Suzie*, Canada [Québec] 2008, 94 minutes. *Séquences*, (261), 45-45.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Suzie Portrait d'une société autiste

Femme à tout faire, réalisatrice, scénariste et actrice, Micheline Lanctôt dresse un portrait sévère mais juste de notre époque hyper sonore et urbaine, incapable toutefois de communiquer, d'avancer sans erreur. Et sa Suzie perce l'écran, avare de paroles, mais non de commentaires.

JÉRÔME DELGADO

Suzie n'est pas un film sur l'autisme, bien que le personnage pivot, un enfant d'une dizaine d'années, en soit atteint. Ou si le film l'est, c'est de manière peu conventionnelle, Micheline Lanctôt évitant les écueils au genre. **Suzie** n'est ainsi ni misérabiliste ni larmoyant, encore moins descriptif ou moralisateur. L'autisme sert ici de métaphore sociale. C'est la société qui en est atteinte et Lanctôt — qu'on regrette pas plus prolifique (troisième réalisation pour le cinéma seulement depuis **La Vie d'un héros**, en 1994) — livre une œuvre forte, autant pour la justesse de sa charge sociale que pour la manière retenue et indirecte de la faire.

Film sur la solitude et le désarroi en milieu urbain, **Suzie** met en scène la rencontre de deux êtres taciturnes, le personnage-titre campé par Micheline Lanctôt elle-même, chauffeuse de taxi, la nuit, et un enfant autiste. L'un comme l'autre sont l'illustration du commentaire de la cinéaste — et scénariste —, pour qui la société contemporaine est malade. C'est le paradoxe : malgré les progrès technologiques, on ne communique plus, on ne sait plus communiquer. On est poussé à l'égoïsme, à l'enfermement.

Le scénario de Lanctôt est davantage parsemé de monologues que de dialogues, comme si dans cette société autiste l'entente tendait à disparaître. On n'échange plus, sinon pour se lancer nos enfants comme des balles de tennis, et c'est au milieu d'un tel match conjugal, d'un tel duel, que Suzie se trouve coincée. Charles, dix ou douze ans, apparaît sur le siège arrière de sa voiture, sans dire un mot, sous son masque de papier; ça s'explique, c'est soir d'Halloween. Elle doit le reconduire chez le père (Normand Daneau), mais rebrousse chemin et le ramènera chez la mère (Pascale Bussières).

Le taxi apparaît comme un refuge. S'il finira par partir à la dérive, avec à son bord ces deux êtres en manque de repères, il demeure néanmoins une sorte de paravent où ni la pluie ni la violence urbaine (illustrée par des jeunes déguisés pour l'Halloween) ne peuvent atteindre des âmes fragiles.

La Suzie que Micheline Lanctôt se donne n'est pas si loin du Travis que Scorsese avait offert au jeune Robert de Niro dans **Taxi Driver** (1976). Il y a de beaux parallèles à faire entre les deux, malgré leurs différences d'âge et de sexe. Leur métier leur donne un poste d'observation unique, d'où ils captent des yeux plus que des oreilles. De témoins passifs, ils prennent des rôles plus actifs, changeant même le cours des choses. Mais ils passent près de commettre le pire, un meurtre chez Scorsese, un rapt d'enfant dans le cas présent. Comme Travis, Suzie est aveuglée par son état mental, affectif, et ce geste lui est libérateur, exutoire, bien que naïf et menant à une condamnation finale.

Suzie a sa propre signature, avec sa fausse fin heureuse. Un film rare dans notre cinématographie, à l'instar de ce taxi conduit par une femme. Proche peut-être d'un Bernard Émond, pour son regard social, Micheline Lanctôt, scénariste, réalisatrice, interprète, est cependant unique. Et à l'écran, sa Suzie porte l'austérité comme un masque pour cacher sa fragilité. Une assurance trompeuse, qui la rend troublante, inquiétante.

■ Canada (Québec) 2008, 94 minutes — Réal. : Micheline Lanctôt — Scén. : Micheline Lanctôt — Images : François Dutil — Mont. : Aube Foglia — Cost. : Eric Barbeau — Son : Simon Poudrette, Stéphane Bergeron, Raymond Vermette — Dir. art. : Eric Barbeau — Mus. : François Lanctôt, Claude Chapleau — Int. : Micheline Lanctôt (Suzie), Pascale Bussières (Viviane), Normand Daneau (Pierre), Gabriel Gaudreault (Charles), Artur E. Gorishti (Fatos), Fayolle Jean (Cerfrère), Lulu Hughes (Constable), Marie-Yong Godbout Turgeon (Caroline) — Prod. : André Gagnon — Dist. : Séville.



Film sur la solitude et le désarroi en milieu urbain

Le taxi apparaît comme un refuge. S'il finira par partir à la dérive, avec à son bord ces deux êtres en manque de repères, il demeure néanmoins une sorte de paravent...

Plans sombres, regards détournés et surtout économie de mots : Micheline Lanctôt a fait des choix soignés, préférant la sobriété aux discours trop révélateurs. Si la parole se fait rare dans **Suzie**, les oreilles, elles, semblent fermées. Aussi, quand les personnages arrivent à s'exprimer, c'est en criant ou à travers des propos insignifiants.

Il y a donc peu de paroles dans ce nouveau long métrage de l'auteure de **Sonatine**, mais pas nécessairement pour céder la place à des silences. Bruits sourds, vacarmes de fond, éclats de voix, le niveau des décibels varie d'une scène à l'autre, mais l'enveloppe sonore a son importance. Et si parfois elle devient insupportable, c'est pour illustrer un malaise profond. Pourtant, dans sa monotonie, elle peut aussi rassurer et c'est à elle que l'autiste de **Suzie** a recours. Un robinet qui coule est une enveloppe qui couve et rassure.